

APPROCHES MÉTHODOLOGIQUES DE LA TRANSGRESSION SPATIALE

Bertrand Westphal

Université de Limoges, France

82.0

Methodological Approaches to Spatial Transgression. After a short semantic overview of transgression, which results in an analysis of the notion of threshold, the article closely examines the relations between space and transgression. Scrutinizing the idea of transgression in a socio-poetic framework by using the example of the hospitality code, the author focuses on the dynamics of whole large units, as elaborated by Y. Lotman (semiospheres), I. Even-Zohar (polysystem) and by G. Deleuze and F. Guattari (the dialectic of deterritorialization). In conclusion, the analysis is related to the views of transgression as an imagological and geocritical notion.

Key words: literary methodology / treshold / hospitality / polysystem / semiosphere / deterritorialization / imagology / geocriticism

To transgress dérive du latin *transgredi*, dont le sens était essentiellement spatial : "passer outre". Chez les Romains, on transgressait lorsque l'on passait de l'autre côté d'une limite ou d'un fleuve, ou lorsque l'on passait d'un argument à un autre (sauter du coq à l'âne). On transgressait également lorsque l'on dépassait la mesure.

La *transgressio* était l'action qui consistait à *transgredi*. Le substantif était en principe le reflet du prédicat, mais la *transgressio* pouvait aussi être une figure de rhétorique, que l'on traduirait aujourd'hui par hyperbate. Or l'hyperbate est *a priori* la figure de l'inversion ou de la dissociation de mots normalement connectés. Pour d'autres, l'effet propre à l'hyperbate tient plutôt à "une spontanéité qui impose l'ajout de quelque vérité, évidente ou intime, dans une construction syntaxique qui paraissait close"¹. Peut-être cet effet est-il présent dans la transgression même, qui agencerait une plage d'intimité au-delà de la clôture. Enfin, la *transgressio* pouvait être une infraction : c'est qu'on ne franchit pas une limite sans sortir de la norme. Mais les Romains n'accordaient pas la priorité à cette acception du mot.

Dans les langues germaniques (allemand, suédois, notamment), la racine *transgressio* n'a pas eu de succès ; elle n'a pas été incluse dans le *Wortschatz*. En français moderne (comme en italien et en espagnol), la *transgression* a pris un sens qui s'est développé à partir des marges de l'étymon : la *transgression* consiste à violer une limite plus morale que physique. On transgresse la loi. En anglais, le sens de *transgression* ou de *to transgress* est à peu presque équivalent, mais l'acception du terme paraît plus dynamique. Sans doute parce que *to trespass* est un quasi-synonyme. La distinction entre *to trespass* et *trépasser* aurait été plus stimulante, le *trépas* étant la transgression ultime en français. L'italien aurait servi d'arbitre, *trapassare* se situant quelque part entre *transgresser* et *trépasser* (en français).

Quoi qu'il en soit, les espaces de notre *transgression* ne sont plus ceux des Romains. Pour ces derniers, il se serait agi d'examiner ce qui se déploie au-delà du seuil. Tout bonnement. Encore que... Le seuil lui-même était perçu selon deux angles différents : il était *limes*-ligne d'arrêt, mais aussi *limen*-frontière poreuse destinée à être franchie.

Or la *transgression* n'est pas le propre du franchissement des lignes poreuses. Elle suppose une volonté, en tout cas une effraction. Les Romains prêtaient davantage attention à la nouveauté qu'à l'interdit. Peut-être qu'au fil du temps on a fini par croire que la nouveauté ne pouvait se situer que dans l'espace investi par effraction.

Dans ce contexte mouvant, parler des espaces de la transgression n'est pas une affaire simple.

On a d'une part l'espace de cette transgression, en quelque sorte la zone d'intimité qui s'ouvre au-delà d'une construction qui paraissait close, pour reprendre la définition de l'hyperbate. Cet espace-là peut être examiné selon une optique sociopoétique. Il s'agit alors de déterminer les règles en vigueur au seuil au-delà duquel la transgression est constatée et les manières dont elles sont appliquées, écartées ou violées. Plusieurs codes régissent les limites : le code de l'hospitalité, par exemple. L'intersection, la zone de contact entre les acteurs sociaux, est régie par des règles formulées. Ces règles supposent qu'un rythme soit partagé. À défaut d'un rythme commun, la transgression sera inévitable. Dans certains cas, la transgression est massive et se transforme en intrusion voulue : c'est notamment le cas lors des guerres, vastes transgressions d'État.

Mais la transgression peut entretenir un autre type de relation avec l'espace. Elle peut devenir une caractéristique propre à ce dernier et s'appliquer à de grands ensembles.

L'espace est généralement perçu dans sa stabilité (sauf lorsqu'il est sujet à la guerre, qui vise à modifier ce qui est établi). Mais, dans une optique héraclitéenne, on pourrait aussi bien estimer que l'espace est dans son essence même transgressif. Il n'est pas fixe, il fluctue, il est saisi dans des forces (ou génère une dynamique) qui provoquent (que provoque) sa permanente oscillation. Peut-être ce *perpetuum mobile* sanctionne-t-il non plus tant une transgression qu'une transgressivité inhérente à la spatialité et à toute perception du lieu. La philosophie s'est attachée à étudier cette mobilité/transgression permanente. *Panta rei*, déjà. Ses applications litté-

raires sont plus manifestement présentes dans les œuvres de Lotman (et sa "sémiosphère"), d'Even-Zohar qui a conçu la théorie des polysystèmes et surtout dans celle de Deleuze/Guattari (et leur "dialectique de la territorialité").

Enfin, et on l'aura compris, la transgression étant un franchissement spatial (un mouvement) appréhendé selon une norme morale, elle relève principalement du point de vue. De même que l'espace est souvent perçu dans sa stabilité, le point de vue est fréquemment perçu dans son unicité. Mais, à partir du moment où l'espace se fait mobile (trans/gression, trans/formation), il entre dans le champ d'une multifocalisation (multiplication, voire prolifération de points de vue), qu'il s'agira d'examiner dans toute sa complexité. L'imagologie est l'étude du point de vue sur un lieu. La géocritique est l'étude de la multifocalisation. L'une est placée dans la perspective du modernisme, l'autre s'inscrit dans une "logique" postmoderne, où la transgression se relativise à mesure que les concepts de vérité (et donc de norme), ainsi que de réalité, s'affaiblissent.

Sociopoétique de la transgression : quelques pistes.

La transgression présente des aspects variables – c'est même son apavage, mais elle répond à une série minimale de critères définitoires. Ainsi ne peut-il y avoir transgression que dans la mesure où l'on contrevient à un code, ou à un rite. La transgression ne peut donc être constatée qu'en présence de deux instances : le contrevenant et celui qui atteste la contravention. Parfois il s'agit de la même personne. Tel est le cas de Robinson Crusoe sur son île, qui trace des lignes de démarcation et cumule avec délices le double statut de juge et de partie. Mais Robinson lui-même sort assez vite – et inéluctablement – de son isolement ; la présence d'un Vendredi s'impose, sans doute parce que la transgression est par nature dans l'interaction. Se laisserait-on trop vite d'être le ressort exclusif de son propre tribunal ?

Le code est en principe monologique. Il est explicité dans un discours oral ou écrit, mais en tout cas articulé, à savoir : saisi dans une concaténation d'articles, qui laissent aussi peu de marge que possible à l'interprétation. La monologie du code s'étend bien entendu à son environnement : elle suppose que tout instant participe d'une durée homogène et que tout lieu relève d'un espace uniforme. La transgression intervient dès lors que se dessine une alternative à la ligne droite temporelle, aux figures trop géométriques de l'espace policé. Elle est dans le *side step* qui laisse percevoir les incalculables déclinaisons de l'espace-temps.

Le code fait de l'espace-temps un bloc unique et destiné à le rester. Or la transgression impose le pluralisme, à savoir la polychronie et l'hétérotopie. L'hétérotopie connaît du reste plusieurs acceptions : c'est bien entendu l'espace appréhendé dans sa pluralité, mais c'est aussi, selon Michel Foucault, l'espace que l'individu soustrait aux intrusions extérieures. En d'autres termes, il s'agit de l'espace secret, l'espace de l'hyperbate, celui où l'individu déploie un supplément de vérité intime à l'abri des yeux du monde, des prescriptions du code.

La tension entre la volonté d'unité sanctionnée par la norme et le besoin de liberté qui s'esquisse dans les marges du code inscrit l'individu dans une société où coexistent des rythmes asynchrones, plus ou moins compatibles. Tout le monde ne vit pas à la même vitesse. Et la vitesse est elle-même un concept très relatif. Pour un Indien Hopi, la construction d'une autoroute ne mérite pas que le désert du Nouveau-Mexique soit lacéré. À quoi bon ? Les cycles régissant la vie du Hopi n'ont rien de commun avec la frénésie du Blanc. La polychronie et l'hétérotopie produisent une polyrythmie, que l'on a pu étudier dans des disciplines comme l'anthropologie (par Edward T. Hall, à qui j'ai emprunté l'exemple précédent). On en tient moins compte en littérature – ce qui est dommage. Car la pluralité des types d'inscription dans l'espace-temps, et la prolifération des rythmes qui en découle, sont en partie à la base d'une approche sociopoétique. C'est que le code écrit est certes une entité monologique, mais il est complété et parfois suppléé par un certain nombre de normes non-écrites, qui sont destinées à réglementer les marges, à assurer des transitions. La transgression n'est pas forcément le résultat d'un acte volitif ; elle provient aussi d'une transition mal négociée, d'une tension non contrôlée qui se transforme en turbulence. Je me demande avec inquiétude ce qui se passerait dans mon Limousin d'adoption si l'invité refusait d'obtempérer à la fameuse injonction : "Mais finissez donc d'entrer !".

De véritables rituels sont destinés à muer en transitions acceptables ce qui autrement seraient des transgressions.

Il m'est déjà arrivé d'examiner² des situations de ce type à propos de zones où le mécanisme rituel est particulièrement bien huilé, et coercitif (la contravention pouvant entraîner la peine capitale ou le début d'une vendetta). Je songe notamment aux montagnes de l'Albanie, à la zone du Rrafsh en bordure du Kosovo, où était – est encore ? – en vigueur le célèbre *kanun*, le coutumier clanique attribué à Lek Dukagjini, et transcrit au moment de l'indépendance du pays (en 1912) par un père franciscain, Shtjefën Kostantin Gjeçov. Le *kanun* définissait le code de comportement censé régler tous les aspects de la vie quotidienne. Il lui incombait d'apporter une réponse à une question comme celle-ci : que se passe-t-il quand un étranger souhaite/doit franchir le seuil d'une demeure ? Le passage bien maîtrisé permet d'opérer un rapprochement, d'autant que le *xenos* est réputé *theos* ; le passage échappant au contrôle des intéressés constitue en revanche une transgression. Par conséquent, d'un point de vue sociopoétique, la transgression sera ramenée à une mauvaise gestion de l'interface spatio-temporelle (non-synchronisation) et à une interactivité avortée (incongruence). La transgression peut avoir plusieurs mobiles : la malveillance, certes, mais aussi – et le plus souvent – tel petit glissement imperceptible, infinitésimal, résultant de la méconnaissance du code de la part de l'impétrant. Ismail Kadaré ne s'est pas privé de recourir à des cas de figure de cette sorte dans quelques-uns de ses romans les plus célèbres (*Le Dossier H.*, *Avril brisé*, ...). Kadaré explore en fait l'expérience que Edward T. Hall résume ainsi : "[...] comment les individus sont liés les uns aux autres et pourtant isolés par d'invisibles tissus de rythmes et par des murs de temps caché."³

La gestion de l'interface spatio-temporelle, qui se traduit par une concordance ou une discordance rythmique – discordance d'autant plus probable et redoutable que l'on se rapproche du seuil, de la ligne de démarcation entre unités (sociales, etc.) cohérentes – est au cœur des préoccupations de tout ensemble légal visant à réguler les passages, à désamorcer les transgressions. Tel est bien entendu le rôle du code de l'hospitalité, qui s'efforcera d'éviter la confusion entre le statut d'*hospes* (hôte) et celui d'*hostis* (ennemi).

La typologie des interfaces ne se limite pas à l'étude du code de l'hospitalité. Elle englobe tous les aspects du franchissement des frontières. L'étude de la transgression est coextensive à une sociopoétique de la mobilité.

Dynamiques de la transgression. Oscillation des grands ensembles.

Les transgressions spatiales peuvent porter sur les petites unités, et jusque sur la sphère d'intimité. A l'autre bout de l'échelle, elles peuvent concerner les grands ensembles. A un niveau macroscopique, tout déplacement peut entraîner une transgression. La définition traditionnelle du code, en tant que repère à ne pas transgresser, jette les bases d'une telle interprétation. En effet, "le code règle un domaine". Bien entendu, le législateur entend par là un domaine d'application de la norme, au sens thématique. Mais "domaine" peut aussi être entendu au sens spatial du terme. Le domaine est alors une vaste unité spatiale, dont la cohérence est assurée par une homogénéité de sens, une synchronie reconnue.

En fonction des approches, le domaine peut changer de dénomination. Pour un sémiologue tel que Yurij Lotman, il s'agira d'une "sémiosphère"⁴; pour Gilles Deleuze et Félix Guattari, il s'agira plutôt d'un "territoire". Mais dans tous les cas l'instabilité constitue la caractéristique principale de l'unité prise en compte. Dans ce cadre, aucune représentation ne définira l'espace dans la stase : l'entropie semble gagner tous les plis de l'existant. Et la transgression est un processus inhérent au mouvement. Contrairement à ce qui se déroule dans la sphère d'intimité (considérée selon une optique sociopoétique), ce n'est plus un code figé qui fait office de repère. Ici, la transgression correspond à un chevauchement, qui résultera d'un mouvement perturbant les grands équilibres. La transgression est en quelque sorte le résultat d'une oscillation, aussi peu imputable à une responsabilité particulière que la dérive des continents, que le choc de socles géologiques.

La transgression correspond en principe au franchissement d'une limite au-delà de laquelle s'étend une marge de liberté. Elle est alors émancipatrice, mais aussi centrifuge : on fuit le cœur du système, l'espace de référence. Dans le contexte qui retient ici notre attention, il n'en va pas tout à fait de même. La transgression ne résulte plus d'une oscillation du centre vers la périphérie, mais plutôt en sens contraire : les entités périphériques pointent le centre, opèrent un rapprochement et visent à se

substituer au centre consacré. Par là même, la transgression adopte une valence centripète. Voilà pour le moins la théorie que Yurij Lotman, héritier du formalisme russe et promoteur de l'école de Tartu (Estonie), a développée dans son idée de choc de "sémiosphères" (unités de sens spatialisées), et que Itamar Even-Zohar, de l'Université de Tel-Aviv, a repris sous forme de théorie du polysystème (là où Pierre Bourdieu – sociologue, et non sémioticien ou sémiologue – parlait de "champs").

Une fois encore, l'idée de base s'inspire d'une constatation d'ordre temporel : la synchronie n'est pas homogène ; elle est traversée par une multitude de lignes diachroniques. En clair, l'actualité est un agencement de forces plus ou moins contradictoires (entropiques) qui troublent la cohérence du présent. Cela signifie que le centre spatial et l'actualité (en tant que repères ontologiques) coïncident, mais que cette coïncidence sera provisoire et, en tout état de cause, illusoire. De même que la synchronie est soumise à des forces diachroniques perturbantes, le centre au singulier est en relation avec une périphérie qui se décline toujours au pluriel. Comme le dit Even-Zohar : "It is, therefore, very rarely a uni-system but is, necessarily, a polysystem – a multiple system, a system of various systems which intersect with each other"⁵. Il va de soi qu'une telle approche intègre la notion de transgression, et d'une certaine manière la prive de toute connotation négative. La transgression fait partie du système, ou plus exactement c'est elle qui fait d'un système apparemment unique un polysystème. La transgression est alors le nom que l'on donnera à l'oscillation que j'évoquais tout à l'heure. Elle correspond au principe de mobilité consubstantiel de l'entité examinée. Elle n'entrera plus dans une échelle de valeur sanctionnée par une légitimité préétablie, une hiérarchie, en somme. Car, comme le note encore Even-Zohar, "with a polysystem one must not think in terms of *one center and one periphery*, since several such positions are hypothesized"⁶. La limite est donc intégrée dans un champ dynamique, où ce qui évolue en périphérie est destiné à se rapprocher du centre selon une loi d'interférence. Par conséquent, la transgression est neutralisée : elle n'est plus forcément affectée d'un coefficient négatif, mais correspond à un simple acte de franchissement. Elle est débarrassée de son acception éthique. On en revient en quelque sorte aux origines, à l'étymon spatialisant *transgredi*, "passer outre", "aller au-delà".

Deleuze et Guattari aboutissent eux aussi à la neutralisation de la notion de transgression. Alors que chez Lotman, Even-Zohar et autres tenants du formalisme russe, c'est un système ou un ensemble de signes qui se met à proliférer – ce qui rend la transgression inéluctable –, chez Deleuze et Guattari, c'est le territoire qui s'agence de manière rhizomatique, et donc instable, selon un triple principe de connexion, d'hétérogénéité et de multiplicité. On note au passage que le même vocabulaire est à l'œuvre dans la plupart des théories qui neutralisent la transgression. Si cette dernière est propre à des systèmes fondés sur l'homogène et l'unique, elle adopte une valence différente dans tout système hétérogène et multiple engendrant sa propre ligne de fuite. Car il va de soi que la transgression au sens traditionnel est difficile à concevoir dans un ensemble où la ligne de fuite est intégrée, un ensemble pensé comme un territoire destiné à se déterritoriser.

rialiser. Comme disent Deleuze et Guattari : "Un territoire emprunte à tous les milieux, il mord sur eux, il les prend à bras le corps bien qu'il reste fragile aux intrusions [...] Il a une zone intérieure de domicile ou d'abri, une zone extérieure de domaine, des limites ou membranes plus ou moins rétractiles, des zones intermédiaires ou même neutralisées, des réserves ou annexes énergétiques"⁷. L'hyperbate continue à caractériser cet espace d'intimité, mais ce dernier ne se déploie plus en deçà d'une limite à transgresser : une simple membrane, au demeurant rétractile, suffit à le protéger des assauts d'un code qui chercherait à imposer ses privautés. "L'essentiel est dans le décalage que l'on constate entre le code et le territoire"⁸, précisent Deleuze et Guattari. Or ce décalage désamorce la transgression entendue au sens traditionnel.

Focalisations multiples et transgression : de l'imagologie à la géocritique.

Jusqu'ici, j'ai tenté d'examiner la transgression dans un cadre où triomphe la prolifération – pluralité des conceptions temporelles (polychronie et asynchronie), spatiales (hétérotopie), rythmiques (polyrythmie) et systémiques (polysystème, rhizome). Reste à prendre en compte la relation entre l'observant et la réalité observée (que l'on déclinera plutôt au pluriel) et le type de représentation qui en découle. Cela suppose notamment que l'on s'intéresse à la focalisation, au point de vue. A ce stade de mon étude, j'en reviens à la littérature ... qu'au plus fort de l'excursus sémiologique et philosophique je n'ai d'ailleurs jamais perdue de vue.

Pour qu'il soit question de transgression, il faut qu'une contravention soit constatée par un observateur (qui sera éventuellement l'agent de la transgression). En littérature, la focalisation est susceptible d'être étudiée de plusieurs manières. On peut – comme Gérard Genette – l'insérer dans une taxinomie narratologique. On peut aussi la poser plus étroitement en relation avec la notion de représentation – cette dernière constituant la transposition tangible du référent tel qu'il a été filtré par l'observateur. Appliqué à un contexte spatial, le point de vue s'avère unique ou multiple. L'imagologie prend en considération la représentation qu'un observateur précis fait d'un référent : c'est notamment ce qui se produit dans les récits de voyage, selon une logique du voyageur que décrit Edward Said : "Il n'y a aucun doute, en effet, que la géographie et l'histoire imaginaires aident l'esprit à rendre plus intense son sentiment intime de lui-même en dramatisant la distance et la différence entre ce qui est proche et ce qui est très éloigné"⁹. L'imagologie examine justement cet écart, qui par essence empêche toute transgression. Le proche et l'éloigné restent immuablement séparés sans que la permutation soit envisagée, parce que le voyageur ne l'envisage pas non plus.

Le géocriticien n'examine pas l'espace du point de vue du voyageur, ou sur la foi d'une représentation unique. Il concentre son attention sur l'espace en soi (ce qui revient à dire à "la" somme de représentations dont il fait l'objet), plutôt que sur l'observateur. Il n'est pas dans mon intention

de revenir trop longuement sur une approche que j'ai tenté de formaliser ailleurs.¹⁰ Disons simplement que dans une optique géocritique l'espace est saisi à la fois dans sa dimension stratigraphique (souvenir deleuzien), dans sa dimension multifocale et dans sa dimension fictionnelle.

Comme nous l'avons vu, l'espace est essentiellement mouvant dans le temps. Du coup, il est en perpétuelle émergence. Il constitue en quelque sorte une oeuvre ouverte. L'espace, apparemment homogène dans l'instant, est un compossible de mondes mouvants. La "transgressivité" est co-extensive à cette mobilité.

En outre, la géocritique ne vise pas seulement les espaces perçus dans leur dimension "étrangère", mais confronte plusieurs optiques – endogène, exogène, allogène – afin qu'apparaisse la dialectique sous-tendant tout processus de déterritorialisation. Dès lors, l'accent est mis davantage sur l'espace observé que sur l'observateur singulier. A titre d'exemple, on s'attachera moins à étudier la manière dont Pascal Quignard ou Thomas Mann ont décrit *chacun* Lisbonne dans leurs romans que les aléas de la représentation de Lisbonne auprès d'un échantillon suffisant d'auteurs portugais (Pessoa, Saramago, Lobo Antunes, ...), auprès de Quignard *et* de Mann, outre Volodine, Muñoz Molina et quelques autres, sans oublier des cinéastes comme Wenders ou Tanner, etc. (interdisciplinarité oblige). Sous cet angle, la géocritique contribue à mettre en relief les principaux stéréotypes inhérents à une représentation figée de l'espace humain (ou ethnotypes) pour mieux les démonter. Car la représentation repose souvent sur une statistique (d'idées reçues), qu'elle contribue à alimenter... ou qu'elle infirme, dans un élan transgressif.

La géocritique s'attache enfin à dégager les fondements de ce qui fait de toute perception humaine une re-simulation élaborée sur un plan imaginaire, de ce qui fait de tout espace un lieu intertextuel, un "espace littéraire au carré" (Claudio Magris). Il s'agira de décrypter la dimension fictionnelle de tout espace dit "réel".

Ces quelques principes rapidement énoncés laissent penser que la géocritique pourrait devenir une approche utile pour affronter la question de la transgression spatiale en littérature (et dans d'autres formes de représentation fictionnelle du réel). Elle permettrait de dégager ce que l'espace, dès lors qu'il est représenté, possède d'intrinsèquement transgressif ; en outre, et parce qu'elle permet de débusquer les stéréotypes, elle consentirait aussi à la mise en place d'un discours transgressif à l'égard de la norme établie, de toute doxa s'évertuant à juguler les velléités transgressives de la représentation.

NOTES

¹ Bernard Dupriez, *Gradus. Les procédés littéraires*, Paris: UGE, coll.10/18, 1984, p. 231.

² Voir Bertrand Westphal, "Discordance/Concordance. Ismail Kadaré et les rythmes de l'hospitalité", in *L'hospitalité : Signes et rites*, Alain Montandon (éd.), Clermont-Ferrand: Presses Universitaires Blaise Pascal, 2001, pp. 141-155.

³ Edward T. Hall, *La Danse de la vie. Temps culturel, temps vécu*, Paris: Seuil (Collection "Points"), 1984, p. 11.

⁴ Youri Lotman, *La sémiosphère*, Limoges: Pulim, 1999.

⁵ Itamar Even-Zohar, Polysystem Studies, in *Poetics Today*, 11: 1, 1990, p.11.

⁶ *Ibid.*, p. 14.

⁷ Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris: Minuit, 1980, p. 386.

⁸ *Ibid.*, p. 396

⁹ Edward Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris: Seuil, 1980, p. 71.

¹⁰ Bertrand Westphal, "Pour une approche géocritique des textes", in *La géocritique mode d'emploi*, Bertrand Westphal (éd.), Limoges: Pulim, 2000, pp. 9-40.

The spatial in the intertextuality

The notion of intertextuality—one uses the text to produce meanings and structures by identifying and recombining other texts, after all, and vice-versa—was one of those conceptions of the 20th century that in the wake of its development signalled a shift of territory, opening and recombining those temporal dimensions to spatial (and/or) others. It is not to surprise the intertextuality appeared on the stage of contemporary theory in the company of spatial disciplines, but the relation goes far beyond the conceptualisation of Julia Kristeva and Roland Barthes. "The rhythms of the subject," "the space of the text," "the place itself in the history," "the already known as itself in the text," and "all the texts of the space that has been made by it as the function of the language of the text" (Barthes) are spatial, continuously and consequent terms that could be added to the list with Derrida's "writing" and "trace" and Deleuze's "multiplicity" and "difference." The latter and especially the former—along with other terms that could be mentioned here—were used to explore the conditions of classical history and 19th century literature, particularly around 1900, with its techniques and the tradition of the subject. The first step is to open a new space. Derrida's *De la grammatologie* is a good example of such a